

# CHAPITRE 4 :

## MENOPAUSE ET PERTE DES PROMESSES ŒDIPIENNES

La ménopause correspond à un moment crucial dans le remaniement de l'économie libidinale d'une femme. Pour étudier ce moment, d'un point de vue psychanalytique, je propose de partir de la manière dont Freud traite des rapports de la fille au *complexe d'Oedipe*. La fille découvre sa castration (comme une réalité et non comme une menace), ce qui la mène à changer d'objet d'amour. D'être le phallus pour la mère (en tant que position d'identification), elle aura à glisser dans l'équation symbolique du phallus au bébé et aller chercher celui qui pourra lui donner cet équivalent phallique - le père. En 1925<sup>1</sup>, Freud appelle cela *l'entrée de la fille dans l'Oedipe*.

A la ménopause, la promesse qu'il implique : celle d'un bébé substitut phallique, n'est plus réalisable. Il n'est pas rare que cela coïncide avec le départ des enfants du foyer, surtout aux U.S.A. où ils vont dans des campus universitaires. Mais même dans les pays où, devenus adultes, ils restent encore au foyer, ils ont cessé d'être enfants et veulent le prouver en interdisant à la mère d'exercer, sur eux, sa puissance maternelle. Il y a donc, nécessairement, perte phallique du côté du maternel, ne serait-ce parce qu'un certain pouvoir imaginaire dérivé de la dépendance de ces enfants par rapport à elle - vient à lui faire défaut.

Helene Deutsch rappelle qu'avec la cessation des règles se termine le service d'une femme pour l'espèce en même temps que le reste de son corps commence à montrer des signes de vieillissement. La ménopause est une humiliation narcissique difficile à surmonter car une femme perd alors tout ce qu'elle avait reçu à la puberté. Avec la cessation de l'activité hormonale, surviennent les phénomènes de masculinisation dus aux mécanismes hormonaux : l'oposé sur le menton et l'abdomen, changement de la silhouette. Il y a une disparition progressive de sa féminité, et elle ajoute : « Dans cette disparition de ses qualités féminines individuelles, la femme vit une dissolution générale : La perte morceau par morceau de tout ce qui lui avait été donné à la puberté »<sup>2</sup>

Il me semble possible d'affirmer qu'une femme perd les deux promesses qui lui avaient été faites lors de son entrée dans l'Oedipe et qui lui avaient permis d'accepter d'être une femme : celle d'un enfant en substitution du phallus et celle d'une certaine forme de phallicité de son corps tout entier. Il lui faut accomplir un double deuil : elle ne peut prétendre ni à la phallicité du maternel ni à celle de sa beauté. Se pose alors la question de la sortie de l'Oedipe. En quoi consistera-t-elle pour une femme?

Avant de l'aborder, il faut savoir que l'idée même de *perte phallique* au moment de la ménopause suscite, chez beaucoup d'auteurs anglo-saxons, un tollé auquel participent aussi certains psychanalystes.

### « Il n'y a ni pertes ni détresse : ce n'est que mythologie »

Par la façon dont Helena Harris<sup>3</sup> résume le travail de Deutsch, il est clair que le complexe de castration chez la fille la dérange. Elle va jusqu'à mettre en question la crédibilité de l'apport de Deutsch à propos de la ménopause, en soulignant la grande influence que les

mythes médicaux ont exercé sur elle : « *tout le travail de Deutsch sur la ménopause n'est qu'une tentative de greffer tout un corps de mythologie - celle des mythes péjoratifs et faux du XIX<sup>e</sup> siècle - sur un aspect de la théorie freudienne qui aujourd'hui se trouve considérablement remise en question* »<sup>4</sup>.

Voici les mythes que Harris dénonce: (1) Les similitudes entre puberté et ménopause, (2) la corrélation entre la fin des règles et la fin de la sexualité féminine, en rapport avec le caractère inadéquat des désirs sexuels à ce moment de la vie; (3) la présence de multiples symptômes, dont la dépression; (4) l'idée qu'une femme continuerait de regretter de ne pouvoir continuer à enfanter.

J'étais en pleine réflexion sur ce sujet quand, à la rentrée de septembre 1999, mon regard a été happé par d'énormes panneaux publicitaires qui, dans toutes les stations de métro parisien, assuraient : *C'est une chance d'être une femme*. Une superbe Cendrillon me regardait d'un air délicieusement naïf, tandis que, de sous sa longue robe de bal, sortaient neuf adorables bébés<sup>5</sup>.



Une première perte évidente, au moment de la ménopause, est la possibilité de continuer à espérer des enfants comme dédommagement du manque phallique. Ruth Lax a montré que l'envie du pénis se trouve alors réactivée par comparaison avec la situation du partenaire masculin qui peut, lui, continuer d'enfanter, ce dont souvent il ne se prive pas quand il refait sa vie avec une femme plus jeune.

## QU'EN EST-IL DU PRIMAT DU PHALLUS SOUS LE PRISME DE LA MENOPAUSE ?

Avant d'analyser chacune des pertes vécues à la ménopause sur notre être de femme que cette image publicitaire condense bien, il me paraît important de cerner d'abord, dans l'œuvre de Freud, les différents points concernant la constitution de l'identité féminine et de la féminité. Nous allons donc reprendre la question de l'Œdipe chez la fille, le rôle de la phase phallique et la controverse qu'elle a suscitée, ainsi que la conception freudienne de la féminité. Nous aurons à ressituer le débat qui a secoué la psychanalyse entre 1923 et 1935, débat essentiel pour comprendre l'apport de Lacan mais surtout pour nous permettre de théoriser les pertes que cette publicité figure bien, pertes constamment dénoncées par des femmes à cet âge.<sup>6</sup>

Ce qui constitue toujours un gros problème pour les féministes anglo-saxonnes - aujourd'hui encore les militantes et les théoriciennes les plus actives de la crise du milieu de la vie - c'est l'idée d'une perte phallique au moment de la ménopause, qui leur est insupportable. Elles ne peuvent admettre, comme beaucoup de psychanalystes d'ailleurs, le primat du phallus. A propos de l'affirmation de Freud (1923) « *pour les deux sexes un seul organe génital, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du phallus* », Lacan rappelait<sup>7</sup> que Jones n'était pas le seul à y trouver des difficultés insondables. Cette affirmation de l'existence d'une phase phallique première, commune tant aux garçons qu'aux filles, demeurait incompréhensible pour presque tous ceux qui entouraient Freud, même si les faits cliniques allaient dans ce sens. Il a fallu que Lacan repère ce phallus comme un signifiant pour que les remarques d'ordre naturaliste et biologiste cessent d'en invalider la place.

### **Un bébé comme équivalent phallique devenu impossible**

Une première perte évidente, au moment de la ménopause, nous l'avons dit, est l'espoir d'enfants comme dédommagement du manque phallique. Il y a donc, nécessairement, perte phallique du côté du maternel.

La vulnérabilité narcissique d'une femme, déjà mise en cause par la fin de sa capacité procréatrice, peut être encore augmentée par le fait que celle de l'homme ne se termine pas au milieu de la vie, nous l'avons vu, ce fait jouant dans la différence signifiante entre les sexes, à cette période de la vie.

R. Lax est le seul auteur à avoir pointé ce fait clinique important. Il nous semble que si elle a pu le faire, c'est parce qu'elle tient fermement au concept freudien de la primauté du phallus, souvent mal vu aux USA, voire jugé politiquement incorrect. Elle<sup>8</sup> montre comment *l'envie du pénis*, supposée résolue, mais vraisemblablement refoulée, peut à nouveau resurgir chez une femme, sous la forme d'une envie par rapport à la constitution biologique de l'homme. Ce dernier est non seulement protégé des troubles psychophysiologiques de la ménopause mais, en plus, sa capacité de faire de nouveaux enfants n'est pas touchée.

Au début de son article, elle dit se situer dans l'esprit des travaux récents qui ont repris et modifié les conceptions de Freud sur la sexualité féminine. Je n'ai pas vu en quoi son article, fort pertinent, contredisait Freud. Faudrait-il, aux USA, annoncer au préalable que l'on veut changer les concepts de Freud pour être crédible ?

### **Le débat Jones-Freud sur la constitution de l'identité féminine**

En 1924, dans *La disparition du complexe d'Œdipe*, Freud affirme l'existence d'une phase phallique commune au garçon comme à la fille. « *le développement sexuel de l'enfant progresse jusqu'à une phase où l'organe génital a pris déjà le rôle prépondérant. Mais cet organe génital est seulement l'organe masculin, le pénis (...), l'organe féminin est resté non découvert.*

C'est au niveau symbolique que Lacan(1956)<sup>9</sup> situe la dissymétrie de l'Œdipe. Il n'y a pas de symbolisation du sexe de la femme ; par rapport au sexe de l'homme, l'imaginaire n'en fournit qu'une absence. Au début de sa théorisation, il pensait que c'était une *Gestalt* phallique qui forçait la fille à suivre pendant un certain temps le même chemin que le garçon, et non pas la prévalence de l'objet maternel.<sup>10</sup>

En 1925, Freud parle à nouveau de la vue de l'organe sexuel du petit frère « *visible, de manière frappante, et bien dimensionné* » et de la façon dont la fille succombe à *l'envie du pénis*. « *Dans l'instant, son jugement et sa décision sont arrêtés. Elle l'a vu, elle sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir.* »<sup>11</sup>

Cette humiliation va être le support de l'abandon de l'onanisme. Elle précède la vague de refoulement qui écartera une grande part de la sexualité masculine et laissera la place libre - à la puberté - au développement de la féminité. Freud, jusqu'à la fin de son œuvre, affirmera la nécessité du *Penisneid* dans « *l'épanouissement de sa féminité* »<sup>12</sup> et Lacan le suivra sur ce point.

Mais, au niveau du mouvement psychanalytique mondial, prévaudra l'idée de Jones pour qui l'envie du pénis est un élément défensif.

Quelle valeur ce concept de phallus peut-il avoir pour la clinique de la ménopause ? Le sentiment d'infériorité, et d'humiliation, est souvent revécu par les femmes ; au point que certaines vont alors bifurquer vers l'organisation d'une masculinité ou, tout au moins, se soutenir d'une virilité retrouvée, ce qu'Helene Deutsch appelle la *bouée de sauvetage*.

Pour comprendre la pensée de Lacan - sur des points aussi importants que le phallus, le signifiant, la notion de manque, le désir et bien sûr la féminité, il nous faut reprendre le débat entre Freud et Jones; ce Jones que Lacan cite plus de trois cents fois dans ses séminaires<sup>13</sup>.

Par rapport à ce qu'il dit sur les femmes, Freud est considéré comme dépassé, vieux jeu, très marqué par les idées préconçues de son temps, non seulement par les féministes et les psychanalystes américains, mais même en France, par les psychanalystes, qu'ils soient à l'IPA ou non, qui s'occupent de la féminité. Lacan, nous le verrons, a donné toute sa portée aux affirmations freudiennes, mais c'était un homme et, de ce fait, beaucoup de femmes analystes ont relativisé son adhésion aux idées freudiennes sur les femmes.

Contrairement à beaucoup de collègues, je pense que les affirmations freudiennes, bien que scandaleuses, sont très justes et permettent d'entendre le désastre de la ménopause comme réactualisation de cette humiliation première. Mais il nous faut revoir le débat des années 1925-1935 pour prendre la mesure de l'importance de Jones et de ses critiques dans l'opinion courante des analystes qui écrivent aujourd'hui sur la féminité, souvent sans savoir qu'ils le doivent à Jones.

En 1927 Jones écrit : « *On commence à soupçonner fortement que les analystes du sexe masculin ont été conduits à adopter à l'égard de ce problème des vues exagérément centrées sur le phallus, l'importance des organes féminins étant d'autant sous estimées* »<sup>14</sup>. Il accuse les analystes femmes de manifester un intérêt à peine déguisé pour l'organe masculin, au détriment du leur et de contribuer ainsi à la mystification générale, sans se demander pourquoi elles si intéressent autant. Freud est donc accusé d'un préjugé phallogocentrique.

Du fait de la menace d'aphanisis, la petite fille aura à choisir entre un attachement érotique au père et sa féminité. Cette dernière est, pour Jones, constitué d'une identité de la petite fille à sa mère dans une expérience où l'anus de la petite fille joue un rôle de vagin primitif qui attend passivement d'être nourri par un pénis-mamelon. Si la petite fille renonce au père, les désirs féminins se développeront sur un mode adulte. Si elle n'y renonce pas, la relation d'objet se transforme en identification, nous verrons alors se développer un complexe du pénis.

Cet article, Jones l'écrit à partir de cinq cas d'homosexualité féminine. Selon lui, le *Penisneid* est un accident de parcours, un défaut d'identification qui va mener la fille vers le père, dans une identification masculine. Dans l'homosexualité féminine Jones fait entrer toute une catégorie de femmes qui « *conservernt un intérêt pour les hommes, mais qui s'efforcent d'être acceptées par eux comme étant des leurs.* »<sup>15</sup>

Il rappelle que, pour Karen Horney, si une fille accepte l'absence du pénis, cela signifie qu'elle ose avoir des désirs incestueux. L'envie du pénis, - qui est un fait clinique - est, dès lors, considérée comme une défense élégante contre la culpabilité liée à ces désirs. La fille se défend contre sa féminité par crainte de l'aphanisis.

Et Jones conclut : « *Chez les filles, le stade phallique de Freud est probablement plus une construction défensive secondaire qu'un véritable stade de développement.* » La féminité serait donc une donnée primaire d'identification à la mère, comme l'identité masculine serait celle du petit garçon à son père. Nous sommes là à un niveau naturaliste de la question, naturalisme assez cher à la pensée anglo-saxonne.

Mais alors, pourquoi cette féminité, cette identité féminine, se trouverait-elle particulièrement menacée au moment de la ménopause ? C'est pourtant bien ce que cette clinique crie quand le déni chez l'analyste ne la bâillonne pas. En 1931, dans son texte consacré à la sexualité féminine<sup>16</sup>. Freud reprend l'essentiel de ce qu'il avait déjà avancé en 1925 et qui avait suscité le débat que je viens de rappeler. Il y répondra dans la dernière partie de son article<sup>17</sup>.

Freud réaffirme que la vie sexuée de la femme se divise en deux phases dont la première a un caractère masculin, seule la seconde est explicitement féminine. Quant au complexe d'Œdipe, il est le résultat final d'un développement assez long, créé par l'influence de la castration et « *trop fréquemment même, il n'est pas surmonté du tout par la femme* »<sup>18</sup>.

Il me semble intéressant de souligner cela car, selon moi, ce n'est qu'au moment de la ménopause que le problème de la liquidation du complexe d'Œdipe va se poser pour beaucoup de femmes. Jusque là les promesses oedipiennes pouvaient tenir la route et l'Œdipe de la fille avec.

A la position de Karen Horney il répond sans ambiguïté : « *Cela ne correspond pas à mes impressions* ». Et il conclut son article en commentant celui de Jones, dont la conception lui semble analogue à celle de Horney, par ces mots lapidaires : « *Cela ne correspond ni aux données dynamiques ni aux données temporelles* »<sup>19</sup>.

Freud y reviendra, l'année suivante, dans son dernier article sur la féminité : « *Le rôle de la psychanalyse n'est pas de prétendre décrire ce qu'est la femme – tâche dont elle ne pourrait guère s'acquitter -, mais d'examiner comment elle le devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant à prédisposition bisexuelle.* »<sup>20</sup>

Il prend là fait et cause pour le *made* contre le *born*, tandis que Jones, dans son naturalisme anglo-saxon, défendra l'idée qu'on *naît* femme. Simone de Beauvoir immortalisera le débat dans la formule : *On ne naît pas femme, on le devient.*

Au cours des années où elle travaillait sur *Le deuxième sexe*, Beauvoir est allée écouter le séminaire de Lacan et s'est intéressé au débat entre Jones et Freud sur la féminité. Elle aurait même demandé à Lacan de l'aide pour son livre, mais faute de s'être entendus sur le temps à consacrer à ce travail, cela ne s'est pas fait. Que Simone de Beauvoir ait adopté la position freudienne dans ce débat sur la féminité a des conséquences toujours d'actualité sur le mouvement féministe français qui, dans sa majorité, ne suit pas les mouvements féministes anglo-saxons dans leur hargne contre Freud en particulier, et les hommes en général.

Les féministes américaines sont, pour la plupart contre le Traitement hormonal substitutif, arguant que les médecins veulent ainsi garder les femmes en place d'objet pour le désir des hommes. Les Françaises ont plutôt revendiqué le droit à ce traitement, c'est à dire le droit à garder encore un peu de temps cet état de femme que l'on devient après un si long parcours.

Mais revenons au dernier texte de Freud. Il sait que des voix font états de sensations vaginales précoces mais il ne lui semble guère possible de les distinguer des sensations anales ou vulvaires, et il affirme qu'en aucun cas elles ne peuvent jouer un grand rôle. Nous savons que c'est sur cette préséance du vagin que Jones avait étayé son idée que *l'on naît femme*. Chacun aurait ainsi le sien, pas de quoi être envieux. Cette hypothèse plaira beaucoup aux féministes américaines qui prôneront des séances collectives de découverte du vagin, grâce à d'astucieux spéculums pourvus de miroirs.<sup>21</sup>

Pour Freud, le fait que la fille reconnaisse son manque du pénis, ne veut pas dire qu'elle s'y soumette : « *Le souhait de finir par acquérir quand même le pénis tant désiré peut encore apporter sa contribution aux motifs qui poussent la femme mûre à entrer en analyse, dit-il, et ce qu'elle peut raisonnablement attendre de l'analyse, par exemple la capacité d'exercer une profession intellectuelle, peut souvent être reconnue comme un avatar sublimé de ce souhait refoulé.* »<sup>22</sup>

Ce paragraphe mérite d'être retranscrit, non seulement parce qu'il a trait à la femme mûre, objet de notre intérêt ici - il propose un avatar plutôt réaliste à l'envie du pénis, et un but raisonnable que nous savons pouvoir être atteint dans les cures des femmes de cet âge -, mais encore parce qu'il indique bien que le phallus est un signifiant et non un bout de chair. Un signifiant qui, au registre imaginaire, a valeur de pouvoir. Le problème, c'est que ce succès professionnel, qui apporte en effet aux femmes une satisfaction phallique, peut effrayer le désir du partenaire masculin. Il est vrai qu'il existe des exceptions : certaines femmes qui savent laisser le phallus imaginaire au champ de l'Autre, même quand elles en acquièrent.

Toujours dans cet article, Freud persiste. La découverte de la castration est un tournant dans le développement de la fille, auquel il voit trois issues possibles : l'inhibition sexuelle ou la névrose, le complexe de masculinité mais aussi la féminité normale. La situation féminine n'est instaurée que lorsque, au souhait visant le pénis, se substitue celui visant l'enfant : « *l'enfant venant donc à la place du pénis, selon une ancienne équivalence symbolique*<sup>23</sup> ».

Il faut donc reconnaître ce souhait du pénis comme un souhait féminin par excellence, ce qui contraste avec la position de Jones qui en fait surtout un préalable aux diverses formes d'homosexualité féminine.

Freud fait ensuite allusion aux immanquables déceptions que la fille va trouver auprès du père. Là, il abandonne cependant l'idée - émise en 1923, dans *Le moi et le ça*<sup>24</sup> - d'une identification au père, chez la petite fille, consécutive à son renoncement au père en tant qu'objet d'amour, et le lien qu'il avait établi entre cette identification au père et l'Idéal du Moi.

1 - Souvenons-nous que Karen Horney(1924)<sup>25</sup> avait repris cette idée de la transformation de l'amour pour le père - consécutif au dépit de ne recevoir de lui ni le bébé ni le pénis attendu - en une identification à lui. Elle y emploie le terme *privation*, dont Lacan fera un concept. Elle l'avait lu comme la source de la revendication phallique, selon elle toujours secondaire chez la fille.

2 - Jones (1927)<sup>26</sup> reprendra cette idée et en fera une racine de l'homosexualité féminine. Mais il précise que cette identification est une défense si parfaite que nous en trouvons des indications chez toutes les petites filles qui traversent le stade oedipien du développement, il en fait donc un phénomène universel. Pourtant il ne s'explique pas pourquoi cette identification au père est plus grande chez celles qui vont devenir homossexuelles. Je vais essayer d'y répondre : rien n'empêche un père de signifier à sa fille que, tout en refusant de répondre à sa demande, - refus auquel il est tenu du fait même de l'interdit de l'inceste - il reconnaît la valeur de son désir, c'est à dire qu'il le légitimise. Il signifie qu'elle lui semble séduisante et qu'un autre, non soumis à l'interdit de l'inceste, sera sûrement heureux de répondre à son désir. Malheureusement, cela n'a pas toujours lieu, comme en atteste le cas de la jeune homossexuelle de Freud.

3 - Lacan repère là la cause d'un autre temps indispensable à la construction du sujet féminin : l'identification aux insignes du père, constitutive de son Idéal du Moi. Il souligne, néanmoins, que la fille ne devient pas réellement le père, elle ne se transforme pas en homme. Ce qui semble échapper aux auteurs anglo-saxons qui décrivent ce type d'identification en lien avec l'homosexualité. Le sujet porte des signes, des éléments signifiants du père, ce que Lacan appelle *les insignes du père*. Elle devient le père en tant qu'Idéal du Moi. Souvenons-nous que, pour Lacan, l'Idéal du Moi n'est pas une instance contraignante comme l'est le Surmoi<sup>27</sup>, mais bien la base même de l'identité du sujet.

Une autre remarque de Freud est essentielle pour penser la catastrophe de la féminité au moment de la crise du milieu de la vie. Il attribue « *à la féminité un plus haut degré de narcissisme qui influence son choix d'objet ; si bien qu'être aimée est pour la femme un besoin plus fort qu'aimer. A la vanité corporelle de la femme participe encore l'action de l'envie du pénis étant puisqu'il lui faut tenir en d'autant plus haute estime ses attraits, en dédommagement tardif pour son infériorité sexuelle originelle.*<sup>28</sup> »

Les lacaniens formuleront cela en disant que, même si une femme n'a pas le phallus, elle n'est pas sans l'être. Encore que la mère – ajouterais-je - n'est pas sans l'avoir. Voici donc explicitées les deux promesses faites à la petite fille quant à son avenir, promesses incluses dans la publicité des Trois Suisses<sup>29</sup> : la phallicité du maternel et celle de l'image corporelle érigée phalliquement. Elles sont perdues à la ménopause.

La suite de ce dernier texte de Freud sur la féminité provoque toujours l'indignation de beaucoup de femmes analystes, indépendamment du courant analytique auquel elles se réfèrent.

Tout d'abord, Freud rappelle que les femmes – que l'on dit avoir peu contribué aux découvertes et aux inventions de l'histoire et de la culture – ont néanmoins inventé les techniques du tressage et du tissage. En regardant les poils du pubis, elles auraient eu l'idée de réunir ces fils entre eux et auraient ainsi inventé le principe du tissage. Récemment, ce passage a suscité un tollé d'indignation féminine, dans un groupe d'analystes chevronnées avec lequel je travaillais sur la féminité.

Elles ont tort de prendre ce texte au premier degré, me semble-t-il, car à un niveau moins naïf, il me paraît receler certaines clefs intéressantes. Freud parle de la pudeur. Etre vue dans son manque phallique suscite, chez beaucoup de petites filles, une honte féminine dont la clinique nous donne des exemples quotidiens. La mythologie nous rappelle aussi la fureur de Diane, aperçue nue dans son bain par Actéon. Dans sa fureur, elle fera mettre en pièces le corps du jeune homme, pour le punir d'avoir vu quoi d'autre, sinon qu'elle n'en avait pas ? Sinon qu'elle en était manquante?

Mais si c'est tout le corps qu'il faut occulter, par les tissages, les voilages, c'est que ce corps – en tant que totalité – a acquis une valeur phallique. Lacan rappelle que, dans les célébrations des Mystères, il s'agit de dévoiler le phallus dont la valeur réside justement dans ce voile qui l'occulte<sup>30</sup>. Cela lui permet de repérer à quel point le phallus vaut en tant que manque occulté, ce qu'il écrit (-□). A partir de là, il montre comment la séduction est basée sur le jeu du cacher-dévoiler. Il en fera un élément important de la féminité.

Mais avant d'aller plus loin dans la théorie de Lacan, il nous faut aborder le dernier paragraphe du texte de Freud, de 1932, sur la féminité: « *Mais n'oubliez pas que nous n'avons décrit la femme que dans la mesure où son être est déterminé par sa fonction sexuelle. Cette influence va certes très loin, mais nous ne perdons pas de vue que telle ou telle femme peut bien être aussi par ailleurs un être humain.* »<sup>31</sup>

« *Comment ça ! - s'indignent mes collègues analystes femmes, furieuses – il nous concède parfois d'être un être humain ? Ce qu'il dit des femmes, c'est insupportable* ». Là aussi ce texte se prête à une toute autre lecture : celle de la division du sujet féminin.

Il me semble que Freud fait remarquer que ce qu'il vient d'énumérer - la plus grande faiblesse des intérêts sociaux chez les femmes, voire leur caractère dyssocial et leur moindre capacité de sublimation - ne s'applique qu'à la dimension féminine d'une femme. Quand il dit que *telle ou telle est aussi un sujet humain*, il parle de sa nécessaire division.

Pour paraphraser Lacan, je dirais qu'un sujet, née de sexe féminin, n'est pas toute soumise à sa condition de femme. Nous avons vu que, dans ce long trajet pour devenir femme, la petite fille oedipienne va, à un moment donné, sous l'effet des nécessaires déceptions de ses demandes auprès de son père, quitter son amour pour lui et se réfugier dans une identification à ses insignes, base de son Idéal du Moi. Cet Idéal du Moi, chez la fille comme chez le garçon, est d'origine paternelle et constitue ce que Freud appelle la condition d'« être humain » de tout un chacun. L'autre partie, chez une femme, est celle qui accepte de se faire objet, du désir pour un Autre.

Cette division constitutive de la femme - que Lacan demande que l'on écrive en barrant le *I* - est essentielle pour entendre quelque chose à la clinique de la ménopause. Un des

malentendus les plus centraux de cette clinique réside là. Quand certaines femmes parlent des difficultés ou de la souffrance qu'elles éprouvent, elles se réfèrent essentiellement à la crise que traverse leur part féminine, que ce soit le maternel ou leur capacité de séduction. Très souvent, ces mêmes femmes sont, par ailleurs des sujets qui réussissent extrêmement bien quant à ce qui concerne leur Idéal du Moi paternel. Ces sujets se trouvent parfois à l'apogée de leur carrière, en tant « qu'être humain » ça va très bien, ce qui ne les empêche pas de souffrir en tant que femme.

### **Le phallus chez Lacan : signifiant de ce que l'Autre n'a pas**

En interrogeant la question du désir de l'hystérique, Lacan<sup>32</sup> va apporter une contribution importante à la question de la féminité. Voici comment il lit deux rêves de la *Traumdeutung*. Une jeune femme hystérique, intelligente, fine et réservée, comme « l'eau qui dort », raconte deux rêves. Le premier est très court: « *J'ai rêvé que j'arrivais trop tard au marché et que je ne trouvais plus rien chez le boucher et chez le marchand de légumes.* »<sup>33</sup>

Ses associations portent Freud vers ce que Lacan appelle *le signifiant du phallus*. Tout d'abord, la boucherie fermée, cela fait associer Freud sur une expression grivoise propre à la Vienne de l'époque : la boucherie ouverte signifiait la braguette laissant entrevoir quelque chose.

L'élément phallique caché dans le rêve est clairement repéré par Freud dans le choix des légumes proposés à la rêveuse : un mixte de radis noir et d'asperge dont le caractère sexuel est mis en avant.

Mais le boucher du rêve a une expression allemande qui renvoie à l'absence de quelque chose, à un il n'y en a plus : « *Das ist nicht mehr zu haben* ». Cet énoncé, Freud le reconnaît comme quelque chose qu'il a lui-même dit à la patiente. Son but est de saisir l'origine des phrases entendues dans les rêves. Lacan, lui, va s'intéresser à cet énoncé en tant qu'il est le constat d'un *manque d'objet*. Et il ajoute qu'il ne s'agit pas là d'une expérience frustrante, mais d'une signification en tant que telle.

Si Lacan prend parti pour Freud à propos de la primauté du phallus, les objections de Jones le confortent dans l'idée qu'il faut revoir ce concept : il en fera un signifiant. Dans l'analyse de ce rêve, il fait du phallus le signifiant de ce que l'Autre n'a pas. Ce n'est qu'en tant que manquant à l'Autre qu'il peut être le signifiant du désir de l'Autre.

### **ETRE LE PHALLUS, POUR UNE FEMME**

Dans le deuxième rêve de cette patiente: « *Son mari demande s'il ne faut pas accorder le piano. Elle répond que ce n'est pas la peine (Es lohnt nicht).* » Cette phrase, elle l'a dite la veille chez une amie à qui elle rendait visite. Alors qu'on lui proposait d'enlever sa jaquette, elle a répondu que ce n'était pas la peine, elle devait partir. Freud se rappelle que ce même jour, pendant la séance, elle avait brusquement porté la main à sa jaquette, dont un bouton venait de s'ouvrir. « *C'était comme si elle avait dit: Je vous en prie ne regardez pas de ce côté, ce n'est pas la peine.* »

Si le phallus est le signifiant du désir, et du désir de l'Autre, alors un nouveau versant du problème va pouvoir se poser au sujet: être ou ne pas être ce phallus. Mais l'être d'une femme ne peut pas se réduire à être le phallus. Elle va repousser ce qu'elle est dans le paraître. En tant que femme, dit Lacan, « *elle se fait masque pour, derrière ce masque, être le phallus* ». Toute la conduite de l'hystérique se manifeste par le geste de cette main portée au bouton, accompagnée par la phrase : « *Ce n'est pas la peine* ». Ce n'est pas la peine d'y regarder derrière, car derrière, il s'agit que le phallus y soit. Et ce n'est pas la peine d'y aller voir, puisqu'on ne l'y trouvera pas.

Il y a là provocation hystérique: derrière un voile, quelque chose est présenté au désir, quelque chose qui ne saurait s'y trouver.



Lacan le résume ainsi: « *Ce n'est pas la peine que vous ouvriez mon corsage, parce que vous n'y trouveriez pas le phallus, mais si je porte ma main à mon corsage, c'est pour vous désigner derrière mon corsage, le phallus, c'est à dire le signifiant du désir* »<sup>34</sup>.

Après avoir rappelé que telle était la structure du dévoilement du phallus dans les *Mystères* antiques, Lacan associe sur la pudeur. Si, chez l'homme, ce n'est que le phallus qui doit rester couvert, chez la femme, c'est la totalité de son être qui doit rester voilée, condition pour qu'il puisse être tout entier en place de phallus. Le dévoilement qui ne montrerait rien, c'est ce que Freud appelle l'effroi (*Abscheu*), l'horreur, qui répond à l'absence en tant que telle, la tête de Méduse.

Comment ce jeu d'un *cache-dévoiler le phallus*, caractéristique de la séduction féminine, se traduit-il dans la clinique ?

### LA FEMINITE EN TANT QUE MASCARADE

Pour penser la féminité, Lacan s'est appuyé sur le matériel clinique d'une patiente de Joan Rivière<sup>35</sup>. Cette femme, dont la réussite socio-professionnelle est exceptionnelle, est une maîtresse de maison et une épouse accomplies, elle semble aussi connaître la jouissance dans les rapports sexuels. Néanmoins, dès qu'elle s'est montrée professionnellement brillante, il lui faut séduire un des hommes de son entourage. Comme si elle jouait un rôle, elle adopte alors une conduite timide, fragile, humble. Elle fait preuve d'un dévouement féminin à la limite du sacrifice. Pour Lacan, c'est comme si elle disait : « *Mais voyez, je n'ai pas ce phallus, je suis femme et pure femme* »<sup>36</sup>. Et ce jeu, cette coquetterie, ça marche.

Qu'elle ait besoin d'arborer une apparente fragilité, propre à la position féminine, qu'elle ait besoin de séduire, tout ceci n'est, pour son analyste, J. Rivière, qu'une *mascarade*. Le but serait d'occulter une position phallique, virile. D'ailleurs, au début, son analyste pense qu'il s'agit d'une forme particulière d'homosexualité, déjà décrite par Jones, selon laquelle les femmes visent un partenaire masculin, mais attendent d'être reconnues par eux comme étant des leurs. Il est vrai, remarque Lacan, qu'à l'époque - nous sommes en 1929 - rares étaient les femmes qui manifestaient une pareille assumption des fonctions masculines.

Rivière est une élève de Jones pour qui l'envie du pénis n'est pas un élément premier mais le résultat d'une régression identificatoire au père, accompagnée d'une haine destructrice envers lui. Cette patiente aurait des sentiments de suprématie sur les personnages parentaux. Elle aurait opéré une subreptice soustraction de la source et du symbole même de leur puissance et, de ce fait, craindrait les rétorsions.

Bien qu'il s'agisse, selon elle, d'une situation de clivage, ce qui dans sa conception est nécessairement pathologique, J. Rivière désigne cette mascarade du nom de *féminité*. Voyons comment Lacan construit ses propres concepts en subvertissant ce que l'auteur croyait dire.

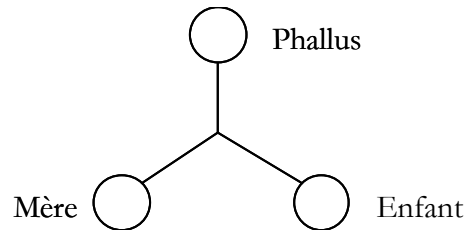
Reprenant l'article de Joan Rivière, Lacan commence par poser qu'il ne s'agit pas d'un clivage pathologique mais de la nécessaire division dans la constitution du sujet. Il dit son admiration pour cette patiente dont « *le caractère de liberté et de plénitude n'est pas si assuré dans l'évolution de la sexualité féminine* »

De cette patiente, devenue prototypique, il remarquera qu'elle éprouve la nécessité d'être - d'une certaine façon - *ce phallus*, en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré. Elle identifie donc son être de sujet au phallus, signifiant du désir de l'Autre, lequel va se trouver occulté, caché par la mascarade féminine, où elle apparaît sous son mode féminin. Pour Lacan, c'est bien à cette division que répondent les manifestations de ce qui est considéré comme la féminité. Cette *Spaltung*, ce clivage, loin d'être un élément pathologique devient, dès lors, la structure même d'accès à la féminité pour une femme.

Pour se prêter à la mascarade de la féminité, une fille ne peut que se soutenir sur son identification aux insignes de son père, base de son Idéal du Moi. A cette condition, elle pourra se prêter à « *se faire l'objet du désir d'un Autre* » sans craindre d'y perdre son être.

## LE PHALLUS COMME SIGNIFIANT

Dès 1956, Lacan souligne le caractère signifiant du phallus, signifiant d'un manque imaginaire de la mère, manque qui la fait viser un lieu tiers entre son enfant et elle.



Dans son séminaire sur la relation d'objet, Lacan dira que cette relation est impossible à comprendre si l'on n'y met pas le phallus comme tiers<sup>37</sup>.

Un des grands apports de la théorie lacanienne va être de promouvoir la notion du manque de l'objet comme central, non pas comme quelque chose de négatif, mais comme le ressort même de la relation du sujet au monde. Il rappelle que Freud met la *castration* au centre même de la névrose, mais cette notion ne lui semble pas complètement élaborée. Il va proposer de la distinguer des registres de la *frustration* et de la *privation*<sup>38</sup>. La privation est un manque réel d'un objet symbolique. La frustration un manque imaginaire d'un objet réel - l'organe phallique, par exemple. C'est un dam, une lésion, un dommage, elle introduit le registre de la revendication<sup>39</sup>. La castration est un manque symbolique, c'est elle qui règle l'Œdipe et l'interdit d'inceste. L'objet du manque, dans ce cas, ne peut être réel, il ne s'agit pas d'amputer un organe réel pour légiférer l'interdit de l'inceste. L'objet de la castration est imaginaire, c'est le phallus en tant qu'imaginaire et non pas en tant qu'organe réel qui est visé. De ce point de vue, le petit garçon, comme la petite fille, sont soumis à la castration.

### ETRE N'EST PAS AVOIR LE PHALLUS

Etre le phallus pour la mère vient là s'opposer à l'avoir réellement, ce phallus. De toute façon, ce que le petit garçon a ne vaut guère mieux que ce que la petite fille n'a pas ; dans sa demande d'amour l'enfant voudrait l'être, ce phallus.

Pour Lacan - ce n'est pas aussi clair chez Freud - dans cette épreuve du désir de l'Autre (maternel en l'occurrence), l'enfant fait l'expérience que sa mère n'a pas le phallus; sinon elle n'irait pas le chercher ailleurs.

« Si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire »<sup>40</sup>.

Nous devons garder à l'esprit ce double caractère du phallus : d'être - sur le plan symbolique - signifiant du manque, tout en étant - à un registre imaginaire - la marque même de la puissance virile.

Comment une femme peut-elle dépasser son *Penisneid*, se demandait Lacan? Par le mode le plus ordinaire de la séduction entre sexes : en s'offrant au désir de l'homme comme l'objet phallique, un phallus non détumescent. Si une femme se fait l'objet d'un homme, si elle tient cette place d'être le phallus, ses attributs féminins deviennent le signe de la toute puissance de l'homme. Pour Lacan, il s'agit là de ce qu'il avait souligné comme étant la *mascarade* féminine. Mais, ce jeu de la mascarade, ajouterais-je, suppose qu'elle sache, en même temps, signifier par le regard, que le phallus, c'est bien son partenaire qui l'a.

Nous entrevoyons bien là une clinique courante : le monsieur, au bras duquel se trouve une séduisante jeune femme, perçoit dans les regards des autres hommes sa propre brillance phallique.

Lacan ne semble, cependant, pas percevoir que ce corps glorieux, phallique, connaît lui aussi une détumescence : celle du processus du vieillissement, si inquiétant pour les femmes qui avaient su jouer de cette mascarade féminine. Voir, jour après jour, ses attributs féminins perdre leur valeur de signe de toute puissance, ne plus être celle dont le corps s'exhibe avec

fierté, ne plus être ce faire-valoir phallique pour le partenaire homme, voilà en quoi consiste, à la ménopause, cette autre expérience de castration féminine.

Dans le séminaire sur *Les Quatre concepts fondamentaux*<sup>41</sup>, Lacan reprend la question de la mascarade. Il précise qu'il convient de la distinguer de la parade nécessaire dans le monde animal, parade qui se joue au niveau de l'image, donc de l'imaginaire. La mascarade, elle, joue au niveau symbolique. Cette remarque a toute son importance : une femme capable de soutenir sa féminité, en tant que mascarade, est en position de donner – sur le plan symbolique – son manque au partenaire de l'autre sexe qui, de ce fait, pourra tenir une place masculine.

Lacan aborde alors les pulsions partielles, qui sont pour lui les vraies pulsions.<sup>42</sup> Il veut étudier la pulsion scopique, la *Schaublust*. Des trois temps du circuit pulsionnel, il souligne le troisième : celui où il s'agit de se faire regarder par un sujet dont on se fait l'objet. Lacan souligne cette forme du *se faire* - regarder par exemple - qui lui semble plus juste pulsionnellement que la forme passive du *être regardé*<sup>43</sup>. Dans le circuit pulsionnel, le sujet de ce regard là, de cette écoute là, c'est proprement l'Autre, ce qui introduit une différence radicale d'avec le champ narcissique entre deux êtres, fussent-ils homme et femme. Il y a donc un champ pulsionnel, dans lequel il s'agit de « se faire » l'objet de la pulsion d'un Autre. « Se faire baiser » étant une forme de passivation pulsionnelle à laquelle une femme ne pourrait accéder qu'après avoir fait le deuil d'une position purement phallique, c'est à dire nécessairement narcissique.

Deux ans plus tard<sup>44</sup>, Lacan reprend le concept de féminité en tant que mascarade et, à ce « charme érotique diffus », il donne le nom *d'objet a*, l'objet cause du désir, celui autour duquel tourne la pulsion.

Une pareille théorisation permet d'entrevoir plus aisément les ravages que provoque, chez certaines femmes, ce moment de crise du milieu de la vie où tout bascule. Non seulement une femme ne peut plus enfanter, mais son corps, en tant que totalité, va perdre la brillance phallique qu'il avait aux yeux des hommes. Il ne servira plus de « faire valoir ». Même si cela mène certains hommes à changer de partenaire, il y a des femmes qui savent comment continuer à tenir, sur d'autres registres, une place d'objet cause du désir pour l'homme qu'elles aiment. Mais beaucoup baissent les bras, convaincues qu'il ne leur reste plus qu'à renoncer.

---

<sup>1</sup> Freud S.: *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*.

<sup>2</sup> Deutsch H.: Op. cit. p. 395

<sup>3</sup> Harris H.: « A critical view of three psychoanalytical positions on menopause », in *The meanings of menopause*, ed. R. Formanek. Hillsdale, NJ: Analytic Press pp. 65-77.

<sup>4</sup> Harris H.: Op. cit. p. 72.

<sup>5</sup> Il s'agissait de la nouvelle couverture du catalogue des Trois Suisses. Nous ne dirons jamais assez combien les publicitaires ont le don d'aller à l'essentiel.

<sup>6</sup> Et récemment encore dans le livre *Elles croyaient qu'elles ne vieilliraient jamais* Lemoine-Dartheois R. et Weissman E. : *Elles croyaient qu'elles ne vieilliraient jamais : les filles du baby-boom ont 50 ans*, Albin Michel, Paris, 2000.\*

### **attention ! Voir si je ne cite pas trop ce livre\***

<sup>7</sup> Lacan J. : « *Le séminaire livre V: Les formations de l'inconscient* (1957-1958), le Seuil, Paris, 1998, p 239.

<sup>8</sup> Ruth Lax est une psychanalyste de New York, qui enseigne à la Cornell University. Elle est considérée comme étant d'orientation « objet relation », c'est à dire marquée par l'œuvre de Winnicott.

<sup>9</sup> Lacan J. : (1956) *Le Séminaire, livre III : Les Psychoses*, éd. Seuil, Paris, 1981, p. 195 et suivantes.

---

<sup>10</sup> Dans les séminaires suivants, le phallus deviendra le signifiant du manque de l'Autre maternel, auquel le petit enfant ira s'identifier. Mais cette valeur positivée du phallus, propre à la Gestalt phallique, ainsi que l'absence de symbolisation du sexe féminin, resteront opérantes jusqu'à la fin de son œuvre.

<sup>11</sup> Freud S. : (1925) *Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique*, O. C., vol XVII, p. 195-196.

<sup>12</sup> Freud S. : Op. cit., p. 199.

<sup>13</sup> Il est impossible de comprendre Lacan sérieusement sans lire les auteurs anglais de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>14</sup> Jones E. : (1927) « Early development of female sexuality », in *Int. Jour. of Psycho-Analysis*, vol. VIII « Le développement précoce de la sexualité féminine », in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1997, p 399-410.

<sup>15</sup> Jones E. : Op. cit. p. 406

<sup>16</sup> Freud S. : (1931) *De la sexualité féminine*, in O. C., vol. XIX, p. 9 et suiv.

<sup>17</sup> C'est dans cet article que Freud découvre, derrière une relation particulièrement intense au père, l'existence préalable d'une « phase de liaison exclusive à la mère, de même intensité et de même caractère passionné ». Ce point mériterait un grand développement qui nous ferait fuir du débat sur lequel nous sommes centrés.

<sup>18</sup> Freud. S. : Op. cit. p. 14.

<sup>19</sup> Freud S. : Op. cit. p. 28

<sup>20</sup> Freud S. : (1932) « XXXIII<sup>e</sup> leçon : La féminité », in *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, O. C. vol. XIX, p. 199.

<sup>21</sup> La Fédération des Centres de Santé des Femmes Féministes a publié un guide anatomique pour aider les femmes à aller voir ce phallus à l'intérieur qu'est le col de l'utérus, trônant dans le haut du vagin : A new View of a Woman's body \*( demander à Joyce l'éditeur, date et ville.

<sup>22</sup> Freud S. : Op. cit. p. 208-209

<sup>23</sup> Freud S. : Op. cit. p. 211

<sup>24</sup> Freud S. : (1923) *Le moi et le ça*, O. C., vol. XVI, Paris, P. U. F., p. 276

<sup>25</sup> Horney K. : « The genesis of the castration complex in women », in *Int. Journal of Psycho-analysis*, vol. V, 1924.

<sup>26</sup> Jones E. : « Le développement précoce de la sexualité féminine », in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, chap. XXV, Paris, Payot, 1997, p. 407-408

<sup>27</sup> Pour les psychanalystes anglo-saxons, il y a une assimilation entre les deux instances.

<sup>28</sup> Freud S. : (1932) « XXXIII<sup>e</sup> leçon : La féminité », in *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, O. C. vol. XIX, p.\*\*

<sup>29</sup> Celle de la belle Cendrillon avec ses neuf bébés.

<sup>30</sup> Il en existe une figuration dans la *Villa des Mystères* à Pompéi.

<sup>31</sup> Freud S. : Op. cit. p.219. S. E. **ibidem**, p. 135\*

<sup>32</sup> Lacan J.: *Le séminaire livre V: Les formations de l'inconscient* ( 1957-1958), le Seuil, Paris, 1998, p. 375 et suiv.

<sup>33</sup> Freud S.: *L'interprétation des rêves*, P.U.F., Paris, 1967, p 164 et suiv. **in The Interpretation of Dreams, Standart Edition, volume IV, p. 183\***

<sup>34</sup> Lacan J. : op. cit. p.380

<sup>35</sup> Rivière Joan: “ La féminité en tant que mascarade ”, *Int. Jour. of Psycho-analysis*, X, p. 303-313, 1929; tr. fr. de l'original anglais établie en 1964 par Victor Smirnoff pour la revue *La Psychanalyse*, vol. VII, Paris, P.U.F.

<sup>36</sup> Lacan J. : Op. cit. p. 255.

<sup>37</sup> Lacan J. : (1956-1957) *Le séminaire livre IV : La relation d'objet*, édition. du Seuil, Paris, 1994, p. 28-29.

<sup>38</sup> Ces trois termes sont employés par Jones qui ne les a pas distingués clairement les uns des autres et ne les a pas transformés en concepts.

<sup>39</sup> Lacan J. : Op. cit., p. 36-39.

---

<sup>40</sup> Lacan J. : op. cit., p. 693.

<sup>41</sup> Lacan J. : (1964) *Le séminaire, livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Ed. du Seuil, Paris, 1973, p.176-177.

<sup>42</sup> A ce propos, voir Laznik M. C. : « La théorie lacanienne des pulsions », in *Le discours Psychanalytique*, n° 10, revue de l'Association Freudienne, Paris, 1993.

<sup>43</sup> Cela vaut aussi pour les autres formes pulsionnelles, comme le « *se faire entendre* ».

<sup>44</sup> Lacan J. : (1966) « L'objet de la psychanalyse », séminaire inédit, leçon du 27 avril 1966.